

Est-ce que vous avez entendu des hélicoptères pendant les attaques des 13 et 14 mai ?

Non, pas un bruit. Je n'ai même pas vu d'hélicoptère.

Est-ce que vous avez entendu des hélicoptères pendant les attaques des 28 et 29 juin ?

Je ne peux pas m'en souvenir, mais ce que je peux dire, c'est que le 30 juin, ils amenaient les gens à Goma.

Antoine, si vous aviez l'occasion de vous adresser, là, aux citoyens français, qu'est-ce que vous auriez envie de leur dire ?

Si j'ai l'occasion de m'adresser aux citoyens français, je ne dis pas que ce sont tous les Français qui ont été impliqués, mais ce sont spécifiquement les militaires français qui sont venus à Bisesero. Ce sont eux que je dénonce. Je condamne aussi les autorités de la France de ce temps-là, parce que les militaires n'ont pas pu venir sans pour autant recevoir les ordres des autorités. Ce que je peux aussi dire, c'est que c'est décevant, parce qu'ils auraient dû sauver des vies humaines, ils auraient dû intervenir en ce temps-là du génocide. Ils avaient de mauvais militaires français. Tout ce que je peux dire aux citoyens français, c'est qu'ils avaient de mauvais militaires français. Ce que je dis aux militaires français, c'est de ne pas toujours avoir un mauvais cœur, de faire du mal. Et rien n'est jamais trop tard, car ils doivent aussi être conscients du mal qu'ils ont fait pour qu'on puisse vivre paisiblement. Enfin, ce que je peux dire aux citoyens français, c'est qu'ils aient l'amour, d'aimer les uns les autres comme Dieu les a aimés aussi.

Merci.

Merci.

Témoignage d'Adrien Harolimana **22 avril 2009 – Kibuye**

*Témoignage recueilli par Serge Farnel le 22 avril 2009 à Kibuye.
Vérification de la traduction : Léopoldine Pillionnel.*

[Une reconstitution sur les lieux de la scène du 12 mai 1994 décrite dans le présent témoignage a été effectuée par mes soins, et filmée, le 30 avril 2009.]

Résumé

Adrien a 17 ans au moment du génocide. Il raconte qu'au matin du 12 mai 1994, après s'être nourri de sorgho cru pilé en compagnie de ses amis dans une maison située au bas de la colline de Gitwa (Bisesero), ils entreprirent ensemble d'atteindre le sommet. Alors que lui n'en était qu'à mi-chemin, certains de ses camarades qui étaient, eux, déjà arrivés, lui firent signe qu'il se passait là quelque chose. Adrien accéléra donc le pas, et parvint, une fois arrivé au niveau de la route, à apercevoir plusieurs véhicules. L'un d'eux convoyait deux soldats blancs ainsi qu'un homme noir, dont un Tutsi l'informa qu'il s'agissait de Jean-Baptiste Twagirayezu. Le lendemain 13 mai, Adrien vit arriver à Bisesero des militaires ainsi que des miliciens venus de différentes régions. Ce jour eut lieu la première attaque horrible qu'eurent à subir les Tutsi. C'est à cette occasion qu'Adrien aperçut une arme qu'il n'avait jusqu'alors jamais vue : il s'agissait d'une sorte de fusil qui, selon ses propres termes, tiraient des balles pouvant faire exploser la terre ainsi que des groupes de cent à deux cent personnes, qui pouvait enfin parvenir à détruire instantanément une maison. Il aperçut également des machettes neuves, limées des deux côtés. Il se souvient qu'un des miliciens, à l'époque son voisin, dont il savait qu'il ne possédait pas personnellement de machette, en avait pourtant bien une ce jour-là. Adrien relate ensuite la rencontre qui eut lieu, le 27 juin, entre les survivants tutsi et des soldats de Turquoise. Quand bien même il se souvenait, à cet instant, qu'un peu avant le 12 mai, des Tutsi avaient entendu des miliciens leur dire qu'ils n'avaient aucune chance d'échapper

à leur mort, dès lors que des Français étaient venus en renfort, Adrien sortit de sa cachette, se disant que mourir pour mourir, il valait encore mieux être tué par balle que par machette. Blessé, il mit près de vingt minutes avant d'atteindre le lieu de rencontre avec les soldats français, si bien que ce n'est qu'un quart d'heure après qu'Adrien soit arrivé à hauteur des soldats de Turquoise que ces derniers décidèrent de rebrousser chemin en les abandonnant à leur sort. Ils ne manquèrent pas d'ajouter leur intention de revenir les secourir, mais un autre jour, ce au prétexte qu'ils n'avaient rien à cet instant pour leur venir en aide. Adrien parvint à se cacher suffisamment bien pour ne pas être à nouveau blessé au cours des journées d'attaques génocidaires qui firent suite à cet abandon. Il raconte enfin avoir été, le 30 juin, transporté par un hélicoptère français à Goma, au Zaïre, afin d'y être soigné d'une blessure qu'il venait de contracter une semaine plus tôt. Ayant toutefois remarqué que certains de ses collègues avaient été amputés pour des blessures pourtant bénignes, il refusa d'être lui-même amputé pour sa blessure à la jambe. Alors qu'il venait de s'extraire du brancard sur lequel il était, deux militaires et deux médecins tentèrent de le prendre de force, mais Adrien se mit à crier, et parvint à leur résister. C'est finalement au HCR [Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés] du camp zaïrois de Gituku, vers lequel il fut transféré trois jours plus tard, qu'il commença à recevoir les premiers soins, avant de guérir définitivement une fois retourné au Rwanda.

Nous sommes le 22 avril 2009. Il est 6 heures du matin. Je suis en face d'Adrien. Merci Adrien d'avoir accepté de répondre à mes questions, et de faire part de votre histoire ainsi que de votre témoignage. Adrien, quel âge avez-vous ?

J'ai trente-deux ans.

Vous aviez donc dix-sept ans au moment du génocide, c'est bien cela ?

Dix-sept ans.

De quelle région êtes-vous originaire ?

De la province de l'ouest qu'on nommait alors la province de Kibuye.

Vous vivez à Kibuye même aujourd'hui ?

Oui.

Où étiez-vous pendant le génocide ?

À Bisesero.

Et vous vous êtes rendu à Bisesero pendant le génocide pour fuir Kibuye ?

À la commune de Gishyita, secteur Musenyi, cellule Karma.

C'est à cet endroit que vous êtes allé vous réfugier ?

C'est l'endroit où j'habitais avec mes parents. C'est ensuite qu'on a pris la fuite.

À quelle date avez-vous fui ?

Le président Habyarimana a été tué le 6. Nous, on a fui le 7.

Et où êtes-vous allés exactement ?

Nous sommes partis sur la colline de Bisesero, là où les autres Tutsi étaient partis se réfugier.

Vous avez bien dit colline et non région de Bisesero ?

C'était bien la colline. En ce temps-là, on parlait du secteur de Bisesero.

Parveniez-vous à vous défendre contre les Interahamwe ?

Tant qu'on avait de la force, on se défendait contre eux.

Jusqu'à quand avez-vous pu vous défendre convenablement ?

Du 7 avril au 13 mai. Le 13 mai, on a connu la défaite.